

Favey et Grognuz : à Yverdon : [suite]

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 8

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194815>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT

SUISSE: un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER: un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c. ; de la Suisse, 20 c. ; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Favey et Grognuz

à Yverdon.

V

— Ouf!... on a les piautes tout enraidies, dit Favey en descendant du train... Quelle atumulation de monde dans cette gare! Doivent-ils faire de la monnaie, par cet Yverdon!

— Aloo! répond Grognuz, et pi qu'ils savent la compter!... Ecoute, attends-moi deux minutes, il y a du pressant... Mais je vois là-bas l'ami François, de Bottens; appelle-le voir; je vous rejoins.

— Pssst!... Pssst!... François!... tu es bien fier; tu ne connais plus les pauvres gens... Je t'ai là aperçu tout à coup... Alors, comment ça va la santé? Es-tu seul, ou bien si tu as amené la Lisette?...

— Aô vouai! que veux-tu faire d'une femme avec un commerce comme il y a par là; elle n'aurait pas de plaisir.

— Et ni toi non plus, s'empresse d'ajouter Favey... Mon beau-frère est aussi venu. Il est là à côté... Tiens, le voilà.

— Hé! adieu, Philippe, comment dis-tu que ça va, la petite santé?...

— Tu vois, François, tout à la douce. On se maintient. Et toi?

— Eh bien, ça ne va pas trop mal, Dieu soit loué.

— Tant mieux. Tant mieux. Et quel bon nouveau par Bottens?

— Eh bien, rien qui puisse t'intéresser, rien d'extra. On a cueilli les cerises toute la semaine passée. Jamais je n'en ai autant vu; elles étaient cougnées comme des grappes de raisins... Ça n'empêche pas que j'ai été piqué au tout fin par une dieuse de guiêpe: regarde voir quelle bougne j'ai encore là, dernier l'oreille; ça me cuit comme du feu.

— Oh! je connais ça; ce sont des bêtes très vénéneuses, surtout quand elles sont en colère... Et la Lisette, comment va-t-elle? Il y a bien quatre ou cinq ans que je ne l'ai pas revue. Est-elle ici?

— Pas plus. Je ne la prends jamais quand il y a des foules. D'ailleurs elle est venue si tellement grosse qu'elle est tout de suite essoufflée; il faut à chaque instant s'asseoir.

— Sans doute; elle est un peu asphaltique; c'est très pénible... Mais tu as

bien fait de ne pas l'amener. Et pi, sans ça, vois tu, faut pas les habituer à aller partout, parce qu'alors on ne peut plus s'en dépédzer...

— A propos, François, il te faudra, comme d'habitude, me réserver quelques litres de ton kirche, quand tu auras destillé. Ah! le 92 était fameux!... Celui de l'année passée était passablement raide; il raclait un peu... Mets-m'en seulement sept ou huit litres, ça va vite, c'est grosse graine. Un petit verre après diner pour la digestion, un petit verre avant d'aller se coucher... Je te dis, ça va vite.

Ma femme en prend aussi une goutte sur un morceau de sucre, quand elle a comme ça quelque chose sur le tieur... Elle appelle ça un canard. Ça me fait rire; j'aime mon kirche pur; il faut qu'on sente le goût de pepin.

— Dis-donc, ami François, interrompit Favey, sais-tu ce qu'il nous faut faire pour guérir ta piqûe de guiêpe?... As-tu diné?

— Rien. Depuis ce matin je n'ai pas remangé ce qui me ferait mal dans un œil.

— Ni nous non plus; on a le ventre plein de grenouilles.. Il faut vite aller s'appuyer les côtes quelque part... Où pourrions-nous bien aller?..

— Mais là, au buffet de la gare.

— Tiens, c'est vrai, j'y faisais pas attention. Eh bien ils ont eu une bonne idée de mettre leur esposition près du Buffet; c'est bien commode pour prendre quelque chose, avant d'aller visiter tout ce bazâr.

Et s'approchant de son ami, Favey ajouta tout bas: « Il faut pourtant que je t'apprenne une bonne nouvelle. Tu sais que j'ai quelques lots de Milan et de Fribourg. Eh bien il m'en est sorti un de Milan, le mois passé, avec une prime de vingt mille. »

— C'est pas possible!... Tonnerre quelle chance! J'en ai une douzaine, mais il ne m'en est jamais sorti un. Il faut que je dise à mon notaire de m'en procurer encore quelques uns.

— Moi, je les a hête chez monsieur Dind, à Lausanne, c'est lui qui a les meilleurs. Et pi, y faut savoir choisir

de bons numéros. Moi, je ne prends que des impairs.

— Mais que me dis-tu là!...

— Jamais d'autres. Et pi dans les numéros des séries — tu sais, c'est par séries — il faut le plus possible des 5, des 7 des 9.

— Diable! si j'avais su... Alors tu dis que c'est chez un mossieu Dind que tu les trouves ceux-là?

— Oui, Dind et Cie, rue Pépinet. Tu n'as qu'à lire l'annonce dans le *Conteur vaudois*.

Pendant cette conversation, qui se prolongeait encore assez longtemps, Grognuz entra au Buffet:

— Bonjour, madame, fit-il en entrant, vous avez bien du traintrain par là... Pourrions-nous avoir quelque chose à manger?

— Sans doute, monsieur, à votre service.

— Bon. En attendant donnez-nous toujours un vermouth.

— Combien de verres, monsieur?

— Ma foi, chacun un.

— Pour combien de personnes, monsieur?

— Oh! si vous tenez à le savoir, nous sommes trois.

Puis, s'avançant sur le seuil, Grognuz cria:

— Avez-vous bientôt assez couenné, là-bas? Arrivez-vous?...

— On y va, on y va, ami Grognuz, tu es bien pressé.

— C'est que j'ai une faim caniche; je ne peux pas attendre davantage.

— Moi aussi, mais je racontais là à ton beau frère Favey quelque chose que je te dirai un moment.

— Eh bien, goûtons voir ce vermouth, à présent, fait Grognuz... Et pi, nous nous mettrons quelque chose sur l'estomac; c'est le moment... Pardon, madame, un petit mot: Vous ne pourriez pas nous faire un bon ramequien au fromage?... Faudrait-il bien longtemps?

— Non, monsieur, ce sera encore vite prêt.

— Vous savez, madame, une couche de pommes de terre, une couche de bon fromage et verse vissa, comme qui dirait par étages, bien mitonné, n'est-ce pas?

Vous ne croiriez pas que ma vieille sait très bien les arranger. Elle les fait dans un cassotton, vous savez, et pi elle met des braises sur le couvert, pour faire cuire dessus et dessous. C'est fameux, c'est un vrai régal ! Mais je vous dis, ça n'arrive pas souvent ; ce n'est que quand je peux l'apigeonner un peu et qu'elle est de bonne humeur.

— Eh bien, nous allons vous arranger cela au mieux, fait la dame, qui se souciait fort peu de ces détails sur le ménage des époux Grognuz.

— Elle est pardine bien aimable, bien avenante, cette dame. Dis donc, Favéy, elle n'est pas comme celles de par chez nous.

— C'est ce que je me disais déjà. D'ailleurs on verra ça en rentrant à la maison ; prépare-toi !... Elle va t'en donner du ramequien !

— Oh ! ne blague pas tant beau-frère, tu recevras ta savonnée comme moi !

Nos trois compagnons se gobergèrent à merveille, et arrosèrent abondamment le dîner. Tous le trouvèrent excellent.

— Eh bien ça va un peu mieux, fait Grognuz en déboutonnant le bas de son gilet... Mais je crois que c'est le moment d'aller. Madame, faites-nous vite le compte ; nous voulons donner un coup d'œil à cette exposition.

— Messieurs, ella va se fermer dans dix minutes.

— Taisez-vous !... C'est vrai que c'est tout de suite sept heures. Nous sommes fumés !

— Oh ! ces messieurs pourront néanmoins passer très agréablement leur soirée, ajouta la dame ; il y a concert à la cantine, éclairage électrique, beaucoup de monde, beaucoup d'entrain.

— Merci, Madame, on est bien content d'être un peu au courant. Ah ! il y a concert en musique ce soir ; eh bien va pour le concert !... Qu'en dites-vous vous deusse ? Qu'en dis-tu, beau-frère ?

— Mais tu sais bien qu'on est toujours d'accord.

Prends tes plus belles mélodies
Et tes plus beaux accords...

Et c'est en fredonnant ce beau chant patriotique que nos trois compagnons, l'œil brillant, la figure épanouie, quittèrent le buffet de la gare.

(A suivre).

Ceci entre nous.

— Eh ! c'est vous, cousine Julie ? que vous êtes pourtant gentille de venir me faire une visite !

— Oui, c'est moi ! Voyez, je n'y tenais plus ; il fallait absolument que je fisse une petite sortie. Etes-vous comme moi ? cette neige vous donne-t-elle aussi l'ennui ?... Je n'ai aucune idée d'avoir passé un hiver aussi désagréable. Les hommes ne font qu'aller et venir par les portes

sans seulement se donner la peine d'essuyer leurs socques, ce qui fait que la chambre a toujours l'air sale et en désordre !

Il n'y a que mon vieux qui ne m'apporte pas de neige, car il est trop frileux pour mettre le nez dehors ; mais je crois que c'est encore lui qui me va le plus sur les nerfs. Toute la journée il est là, appuyé contre le fourneau, et la pipe à la bouche. Cette fumée me remplit l'estomac ; et de voir cet homme toujours là, devant mes yeux, on ne saurait se figurer le noir que ça me donne !

Aussi j'ai pensé après midi : prends ton ouvrage et va un peu chez la cousine qui doit être seule, car son mari n'est pas toute la journée collé au fourneau, lui !

— Oh ! pour cela, ce n'est pas le mien qui m'ennuie par la maison ; il aime si tellement jouer aux cartes et bavarder que, sitôt hors de table, il retourne faire une partie. Je comprends bien qu'il ne se plaise guère avec moi, parce que tout ce qu'il me dit m'intéresse si peu que je ne lui répons jamais rien, à lui qui ne peut pas rester la bouche fermée.

— Oui, il aime assez causer, le cousin ; ce n'est pas un vieux pottu comme le mien... A propos, pendant que j'y pense, et c'est aussi un peu ce qui m'a fait venir, avez-vous entendu parler de la Rosalie P. ?

— Eh bien ! non ; personne ne m'en a rien dit !

— Alors, si vous me promettez de n'en souffler mot à âme qui vive, je veux vous apprendre une chose qu'on m'a confiée en grand secret. Il paraît qu'elle va se remarier. Vous ne devineriez jamais avec qui, un vrai rien du tout !

— Est-ce possible ? est-ce qu'une femme qui en a tant vu avec son premier mari peut avoir l'idée d'en prendre un second ? Mais ces veuves sont toutes les mêmes ; elles ne sont pas plutôt tranquilles qu'elles meurent d'envie de se remettre la corde au cou... Il faut que la Rosalie ait perdu la tête ; elle est presque de notre âge et elle se remet à s'amouracher ! Ah ! ce n'est pas nous qui nous laisserions tenter par qui que ce soit si nous venions à perdre nos hommes, qu'en dites-vous, cousine ?

— Pour ce qui est de ça, personne ne pourrait me décider à dire « oui » une seconde fois !... Mais pour en revenir à cette Rosalie, croyez-vous qu'elle va faire parler les gens ! Et puis, cousine, ceci entre nous, s'il vous plaît, il y aura bientôt sur le tapis une autre histoire sur le compte de la fille à Jean-Louis !..

— Dites-moi vite ce qui en est ! Que vous êtes pourtant heureuse, vous savez toujours tous les nouveaux !

— Eh bien, la chose est encore un peu cachée ; je n'en ai entendu parler que par la grosse Louise. Personne ne le lui

avait dit, mais elle se doute de l'affaire et quand elle a quelque chose dans l'idée on peut être sûr qu'elle ne se trompe pas. Mais vous savez, cousine, il vaut mieux se taire pour le moment ; tout cela veut assez venir au jour.

— Mon té oui ; d'ailleurs on n'a que des désagréments pour le moindre mot qu'on prononce ; je l'ai bien vu avec ce que vous m'aviez raconté du garçon à la laitière. Il paraît que, sans penser à mal, j'ai eu le malheur de le répéter à quelqu'un qui s'est dépêché d'aller le redire à la mère. Depuis lors, elle ne me dit plus bonjour et regarde d'un autre côté lorsqu'elle me rencontre.

— A présent, il faut que je retourne à la maison ; c'est l'heure d'aller faire le café ; ce n'est pas que ça presse beaucoup, car l'ouvrage que font ces hommes ne peut pas leur donner bien de l'appétit.

Ah ! que le beau temps revienne vite ! il y a de quoi vous faire tomber malade de les voir toujours se croiser les bras et trainer leurs sabots par la maison... Au revoir, cousine, je me sauve, sans cela mon vieux serait dans le cas de me reprocher que je suis sortie pour bavarder : avec ces êtres on peut s'attendre à tout... Mais ceci entre nous ; pas un mot à qui que ce soit de ce que nous avons dit !

— Soyez sans crainte, cousine ; c'est comme si c'était enterré.

Nous venons de recevoir le joli morceau qu'on va lire et auquel nous accordons volontiers une place. On ne peut dire plus gentiment et sous une forme plus gracieuse, combien il est peu sage de vouloir aspirer au bonheur parfait et de ne pas savoir se contenter de peu, dans cette vie semée d'écueils et de déceptions.

N'effeuillez pas la marguerite.

N'effeuillez pas la marguerite,
Cela vous porterait malheur.

Un peu... Beaucoup... Passionnément... Pas du tout... Un peu ! !

— Tu viens, passant, d'effeuiller une première marguerite ; tu viens d'interroger le mystérieux oracle... et, dis-moi, que t'a-t-il répondu ?

— « Un peu ! »

— Ah ! restes-en là, passant, si tu ne recherches que le vrai et tranquille bonheur. Restes-en là, n'interroge pas à nouveau, ne cueille pas une autre fleur, car, vois-tu, en amour aussi, le trop est l'ennemi du bien.

Un peu !.. Qu'as-tu donc à désirer de plus ?

Tu l'as prise, cette marguerite, ayant bien vu que dans sa couronne blanche un pétale manquait déjà, emporté par les premières caresses de la brise du matin, et que ce pétale absent était justement celui qui l'aurait répondu : « Beaucoup. »

Un peu !.. Qu'espères-tu donc trouver de mieux ? Et si, peut-être, ce n'est pas encore le bonheur rêvé, n'en est-ce pas, tout au